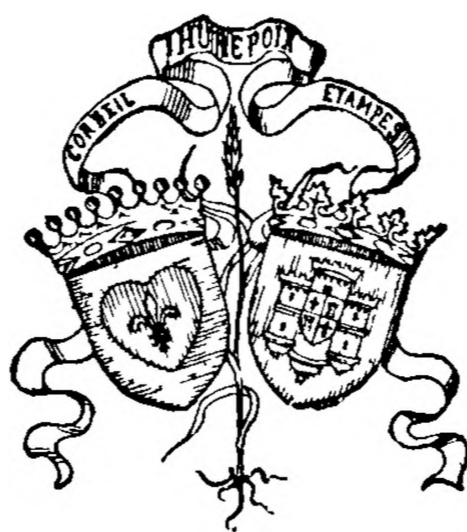


BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
HISTORIQUE & ARCHÉOLOGIQUE
DE CORBEIL
D'ÉTAMPES ET DU HUREPOIX

2^e Année — 1896

1^o LIVRAISON



PARIS

ALPHONSE PICARD ET FILS, ÉDITEURS

LIBRAIRES DES ARCHIVES NATIONALES ET DE LA SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE DES CHARTES

Rue Bonaparte, 82

—
1896

UN QUARTIER DE CORBEIL

ÉTUDE TOPOGRAPHIQUE

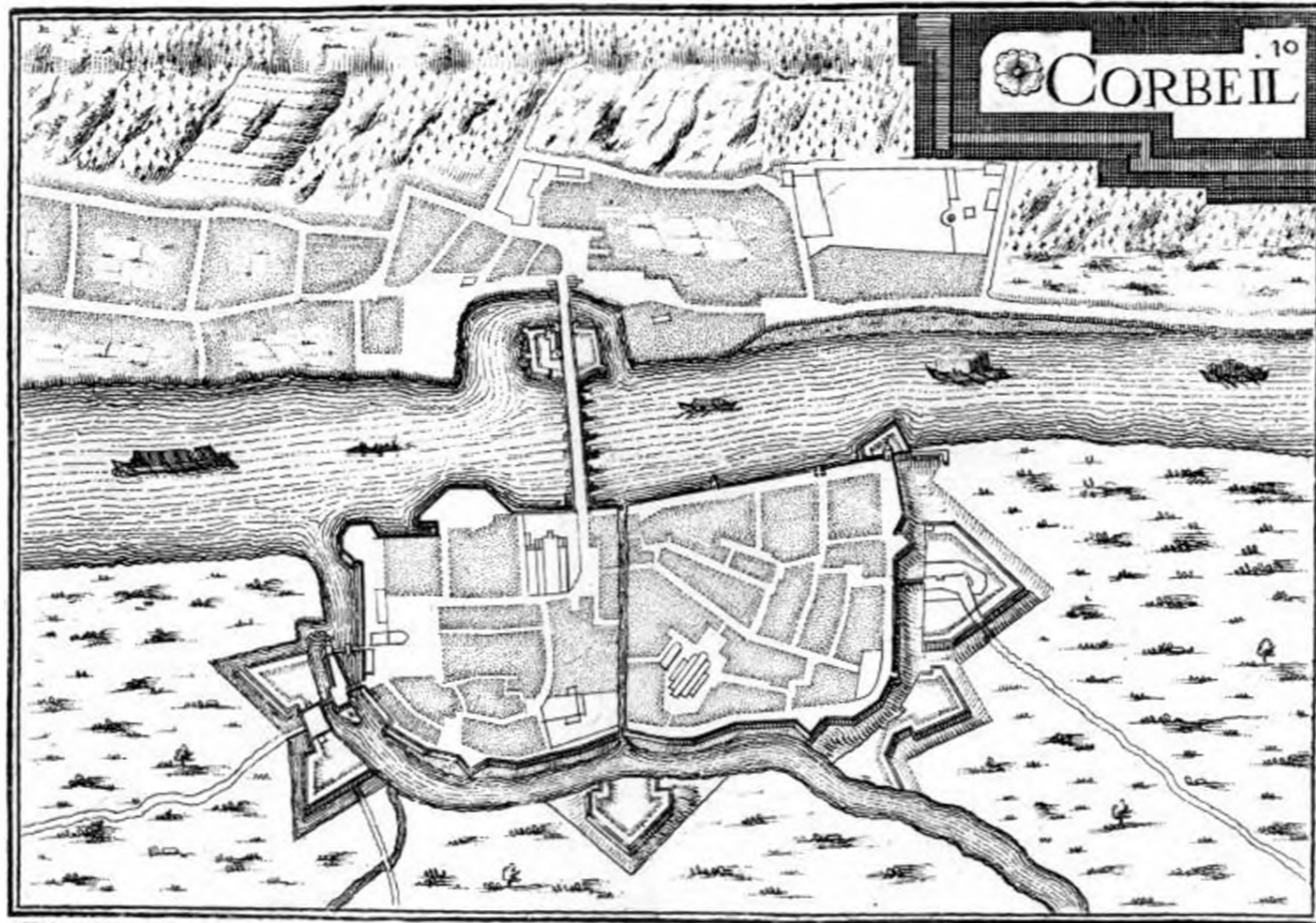
La place du Marché. — L'Église Notre-Dame. — L'Hôtel-Dieu. — L'Auditoire. — Les prisons. — Saint Jean de l'Ermitage. — Les Augustines. — L'Auberge de la Coupe d'or.

Les habitants du Corbeil actuel se représenteraient difficilement ce qu'était autrefois cette ville, restreinte qu'elle était entre ses murailles dont quelques parties existent encore et dont la rue dite des Remparts indique aujourd'hui la majeure partie du circuit.

C'est justement parce qu'elle était resserrée dans son enceinte que les rues étaient étroites et tortueuses, les places exigües, les maisons et les bâtiments publics entassés, pressés les uns contre les autres. Aujourd'hui, la ceinture de pierres a disparu et la petite ville du moyen âge, prenant son essor, s'est largement étendue au dehors, vers le sud surtout où elle est sur le point de rejoindre Essonnes, sa voisine Mérovingienne, à laquelle elle a emprunté autrefois le territoire qu'elle occupe aujourd'hui. Cependant, quelques rues anciennes, sombres et étroites, rappellent encore la vieille cité du moyen-âge.

Mais si la plus grande partie de la ville s'est redressée, agrandie, embellie, il n'en est point qui ait subi de plus étonnantes transformations que la place du Marché qui fait le sujet de cette notice, pour laquelle nous avons puisé des renseignements à des sources diverses, toutes autorisées.

Nous citerons d'abord de la Barre, le Prévôt et l'historien de notre ville, qui a écrit son livre « *les Antiquitez de la ville, Comté et Chatellenie de Corbeil* » pendant sa Prévôté, c'est-à-dire entre 1607 et 1624 ; puis l'abbé Lebeuf, l'érudite auteur de l'« *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris* » qui, lui-même, a emprunté beaucoup de détails à de la Barre, qu'il cite souvent. Les archives



Heliog-Dujardin

de l'Hôtel-Dieu, celles de la ville nous ont aussi fourni des indications utiles. Nous pouvons ajouter encore nos souvenirs personnels qui datent déjà de loin et les témoignages des anciens que nous avons connus autrefois, car il est à remarquer que c'est dans notre XIX^e siècle surtout que les plus grands changements sont survenus dans cette partie centrale de notre ville.

Et afin de mieux renseigner ceux qui voudront bien nous lire, nous avons joint, à ce modeste essai topographique d'une partie de notre cité, la reproduction par l'héliogravure du plan de Tassin; c'est le plus ancien plan connu de Corbeil; il remonte à 1634 et est extrait de l'ouvrage intitulé: *Les plans et profils de toutes les principales villes et lieux considérables de France*, par Nicolas Tassin, Paris, 1634.

LA PLACE DU MARCHÉ

La place du Marché remonte au temps de la fondation de la ville, c'est-à-dire au règne de Philippe I^{er} ou de Louis VI. Jusqu'au siècle dernier, cette place n'était en quelque sorte qu'un carrefour, formé par la rencontre des rues St-Spire, Notre-Dame et de l'Orberie (1). Elle était à peu près triangulaire, avec une croix au centre. C'est sur cette place que s'ouvrait le beau portail, décoré de statues du XII^e siècle, de ce magnifique bijou d'architecture de l'époque de transition qui s'appelait l'église Notre-Dame, que l'on a si malheureusement détruite en 1823, parce que l'on manquait de ressources pour l'entretenir.

Elle avait subi bien des vicissitudes depuis sa fermeture à la révolution. On y avait établi un corps-de-garde et un cabaret; on en avait fait aussi une salle de danse, en même temps qu'elle servait de grenier à foin, ce qui inspirait les craintes d'incendie les plus sérieuses aux habitants du voisinage. Les bateleurs y donnaient leurs représentations, et les gens qui venaient au marché y remisaient leurs voitures.

Il existe dans les archives de la ville un curieux bail de l'an IV, par lequel la municipalité autorise « *Hébert, dit sans gêne, à faire danser les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe dans la ci-devant Église Notre Dame, seulement les jours appelés en vieux style dimanches, depuis 3 heures de relevée jusqu'à 9 heures du soir.* »

(1) Aujourd'hui *rue de l'Ombrière*, mais ce nom n'est qu'une inconsciente et regrettable corruption.

Cette permission était donnée moyennant une redevance de 25 livres par chaque séance de danse.

On voulut plus tard faire de la pauvre église un hôtel-de-ville, c'était le salut. Il y eut de nombreux plans dressés, des rapports écrits, sans compter les démarches sans fin, mais ce beau projet ne plut pas à la Préfecture et il dut être abandonné.

Désaffectée à la révolution, mais non aliénée, l'Église Notre-Dame avait été rendue, lors du Concordat, à la fabrique de l'Église Saint-Spire, en même temps que cette dernière. Mais que pouvait faire cette fabrique, privée de tous ses revenus et ayant à sa charge l'entretien de deux édifices importants qui lui étaient rendus dans le plus déplorable état? Elle alla au plus pressé et s'occupa de Saint-Spire où le culte avait été rétabli dès 1795. Quant à Notre-Dame, on ne fit rien parce que l'on ne put rien faire. Des secours furent bien demandés, mais le vent qui soufflait alors n'était point un vent artistique, trop de plaies étaient à panser et d'ailleurs le souci n'était point à la conservation des monuments anciens. Finalement, le temps passa, les ruines s'aggravèrent en devenant menaçantes et, en 1820, tout espoir de secours étant perdu, la reconstruction étant impossible faute de ressources, la fabrique dut se résigner à la démolition de cet admirable monument qui avait fait pendant tant de siècles la gloire et l'honneur des habitants. C'était leur plus beau monument et ils en étaient fiers à juste titre.

Commencée en 1820, la démolition de Notre-Dame dura jusqu'en 1823. La rue Neuve Notre-Dame fut ouverte dans l'axe de sa nef, et les bordures des trottoirs de cette rue sont faits des débris de l'Église et surtout des nombreuses pierres tombales qu'elle renfermait; on en trouve aussi dans les corridors et les escaliers des maisons voisines, dont plusieurs se sont servies des caveaux funéraires de l'Église pour en faire des fosses d'aisances! Le chantier de démolitions fut une sorte de carrière où chacun vint prendre ce qui était à sa convenance; c'est ainsi que l'on retrouve dans quelques jardins de très curieux chapiteaux romans du XII^e siècle.

A Montgermont, près de Ponthierry, M. de Gontaut-Biron, propriétaire à cette époque de ce domaine, a fait transporter dans son parc toute une travée de Notre-Dame, avec ses archivoltes, ses colonnes et leurs chapiteaux; réédifiée en belle place, cette intéressante épave n'est pas le moindre ornement de ce beau parc.

A St-Denis encore, se voient deux des belles statues qui ornaient

le portail de Notre-Dame; elles avaient été sauvées par Lenoir qui les avait déposées au musée des monuments français, aux petits Augustins de Paris. On en peut voir le moulage au musée de l'art rétrospectif du Trocadéro.

Il semblerait qu'un souffle destructeur a passé depuis cent ans sur notre ville de Corbeil; presque tous ses monuments ont en effet disparu l'un après l'autre depuis un siècle; Ste-Geneviève des Récollets, St-Jacques dans le faubourg de ce nom, Notre-Dame, St-Jean de l'Ermitage et, tout récemment encore, St-Léonard et St-Guenault sont tombées à leur tour sous le marteau du démolisseur. Ces six églises, anciennes et intéressantes à plus d'un titre, ont été volontairement vouées à la destruction. Il ne nous reste plus que l'église St-Spire et la belle porte ogivale de son cloître; cette dernière, gracieux spécimen de l'architecture du XIII^e siècle, est dans un état navrant de dégradation, et l'on ne s'en occupe même pas!

En face de l'église Notre-Dame se trouvait l'Hôtel-Dieu qui, lui aussi, remontait à l'origine de la ville et qui a occupé le même emplacement jusqu'aux dernières années du XVIII^e siècle. La belle halle que l'on a construite récemment est placée sur le sol même de notre antique Hôtel-Dieu qui se trouvait adossé, comme la halle elle-même, au bras de rivière dit de la Boucherie. A la suite de ces bâtiments, devant peut-être, se trouvait un assez grand jardin dans lequel était un vivier pour la conserve du poisson; ce vivier s'alimentait par la rivière de la Boucherie à l'aide d'un petit canal. La voûte de ce canal était encore très visible, quoique bouchée, quand on fit la réfection du mur de soutènement sur la rivière, à l'occasion de la construction de la halle. Au-delà des bâtiments de l'Hôtel-Dieu, se trouvait la chapelle, puis le cimetière. D'après un procès verbal de 1757, cette chapelle avait 48 pieds de long sur une largeur variant entre 10 et 12 pieds.

Quant au cimetière, il ne devait pas être très grand, car nous avons trouvé dix-sept inhumations de 1620 à 1623, soit une moyenne de six décès environ par année.

La ville de Corbeil était petite, très peu peuplée, par conséquent l'Hôtel-Dieu n'avait que peu d'importance; ainsi, en 1790, il y avait quatorze lits de malades, moitié pour les hommes, moitié pour les femmes. Et quand, dans les moments de presse ou les temps d'épidémie, ces quatorze lits devenaient insuffisants, on y

suppléait au moyen de bottes de paille, ainsi que nous l'apprend un livre de comptes de 1620 où on lit : « *Il a esté payé pour l'achapt de deux cens et demy de feurreourny pour changer les couches des pauvres pour les coucher, quand il en aborde plus grande quantité que n'y a de lictz audict Hôtel-Dieu, pour ce XV livres.* »

En outre de sa mission de bienfaisance, l'Hôtel-Dieu de Corbeil eut souvent l'occasion de rendre aux habitants de cette ville des services qu'il n'est point inutile de rappeler. Pendant les guerres si fréquentes des siècles passés, notre pauvre cité eut à subir des assauts terribles ; elle fut souvent prise, reprise et pillée ; alors la chapelle de l'Hôtel-Dieu était un asile plus sacré encore que les autres églises et c'est sous ses voûtes que se réfugiaient les femmes et les filles pour échapper à la furie et aux outrages des soldats, les mercenaires indisciplinés d'alors. Il en fut ainsi le 16 octobre 1590, date sanglante et inoubliable qui vit notre malheureuse ville de Corbeil prise d'assaut par les troupes du duc de Parme. Il y eut ce jour-là dans nos rues un massacre épouvantable et un pillage sans précédent. « *Le pillage fut si violent, dit de la Barre, qu'ils ne laissèrent aucune ustancile de ménage qui se peust transporter, que les fripiers de Paris n'achetassent à vil prix, et l'enlevèrent à Paris* ». Le même auteur ajoute (1) : « *Les femmes et les filles s'estoient retirées de bonne heure en la chapelle de l'Hostel-Dieu et n'en sortirent point que la fureur de la tuerie et du pillage ne fust cessé ; alors elles furent contraintes de payer rançon au Capitaine qui s'estoit emparé de la maison.* »

Toujours sur la place du Marché, près de l'Hôtel-Dieu, se trouvaient l'Auditoire (nous disons aujourd'hui le tribunal), le greffe et les prisons, qui étaient antérieurement sur la place St-Guenault, près de l'église de ce nom ; mais ces bâtiments avaient été détruits pendant les guerres du XVI^e siècle et transportés sur la place du Marché au commencement du XVII^e ; de la Barre, qu'il faut toujours citer, nous l'apprend ainsi : (2) « *L'Auditoire et la Geole de la Prévosté de Corbeil qui anciennement estoient devant la porte de l'Eglise St-Guenault, avoient esté brûlées durant les guerres, et les officiers de la justice avoient esté contraints de loüer aux despens du Domaine une maison particulière, pour y tenir les plaids et rendre la*

(1) Page 265.

(2) Page 279.

justice au peuple, avec une grande incommodité et indécence; ce qui les meut à composer avec Maistre André Courtin, Administrateur de l'Hostel-Dieu, d'une place size sur le marché de la ville, devant l'Eglise de Notre Dame, moyennant 50 livres de rente, qui, du consentement de Monsieur de Villeroy (1), furent assignez sur le Domaine Royal de Corbeil le 9 aoust l'an 1611. En ce lieu le Prévost fit accommoder l'auditoire, le greffe et les prisons ».

Ces tribunaux et prisons improvisés restèrent là un peu moins de deux siècles; et quand le district vint s'établir dans l'ancien Prieuré de St-Guenault, à l'époque de la révolution, le tribunal en occupa le rez-de-chaussée; le greffe fut installé au 2^e étage, et la prison fut transférée dans l'ancienne église désaffectée de Saint-Guenault, qui était contiguë.

Le Prieuré de St-Jean de l'Ermitage, ainsi nommé pour le distinguer de St-Jean en l'Isle qui en était peu éloigné, occupait, sur la place du Marché, à peu près l'emplacement de la halle qui a disparu depuis peu, mais il s'étendait jusqu'à l'entrée de la rue du Grand pignon et de celle des Rosiers. Ce prieuré se composait d'une église, d'un grand jardin et de bâtiments d'habitation. Son origine était fort ancienne; l'abbé Lebeuf dit que sa fondation remonte à la première moitié du XI^e siècle et il lui donne comme fondateur Nanterus, Vicomte de Corbeil, du temps du Comte Mauger; ce même Vicomte donna, en 1040, ce Prieuré à l'Abbaye de St-Maur-des-fossés, dont il continua à relever par la suite. L'abbé Lebeuf a donné une liste des Prieurs de cette maison; le dernier cité, avec la date de 1530, est Mathurin Charpentier qui ne paraît pas avoir eu de successeur. Plus tard, en 1610, on obtint de l'Évêque de Paris de pouvoir loger au Prieuré du Petit St-Jean, comme on disait alors, les prêtres de la paroisse Notre-Dame et les Prédicateurs; les écoles y furent aussi installées; mais cet état de choses ne dura pas longtemps, car le Prieuré fut donné en 1642, moyennant 2.500 livres, aux Religieuses Augustines de Joigny, qui y fondèrent une communauté avec écoles de filles. Un procès-verbal de visite fut dressé à cette occasion; il énumère en détail toutes les parties du Petit St-Jean; les cours, les jardins, les bâtiments, la chapelle, tout y est décrit en détail et mesuré. C'est à M. l'Abbé Colas, l'érudit Curé de Soisy, que nous devons de connaître ce curieux procès-

(1) Le marquis de Villeroy était alors Seigneur-engagiste de Corbeil.

verbal qu'il a su retrouver et qu'il a inséré dans son intéressant travail sur la Congrégation de Notre-Dame à Corbeil (1).

Le Prieuré de St-Jean fut occupé par les Augustines jusqu'en 1792, époque où elles furent chassées de la ville pour refus de serment. A cette époque, les bâtiments de l'Hôtel-Dieu, situés en face, tombaient en ruines; on trouva tout naturel de les démolir pour agrandir la place du Marché et d'installer *la maison de l'humanité*, c'était l'appellation nouvelle, dans les locaux laissés vides par les pauvres Religieuses Augustines. On démolit en même temps l'Auditoire et les prisons qui avaient été transportés depuis peu à la place St-Guenault, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Ce transfert de l'Hôtel-Dieu eut lieu en 1797, et la majeure partie des habitants de Corbeil ont connu là, pendant plus d'un demi-siècle, cet utile établissement qui avait encore changé de nom et était devenu *l'Hospice*.

Il resta dans l'antique Prieuré jusqu'en 1866, époque où tous les services hospitaliers furent réunis dans le magnifique établissement actuel que la ville de Corbeil doit à l'intelligente générosité des Frères Galignani.

Le Prieuré de St-Jean disparut alors à son tour, contribuant, lui aussi, à l'élargissement de la place du Marché, mais ce qui augmenta beaucoup aussi cette place à cette même époque, ce fut la disparition de la rue St-Jean de l'Ermitage, appelée plus tard rue des Religieuses, parce que, s'ouvrant sur la rue Notre-Dame en face de l'impasse du même nom (2), elle conduisait à l'hospice, dont la grande porte se trouvait à quelques mètres de l'entrée de la rue du Grand pignon, pour aller ensuite aboutir sur le rempart.

Toutes les maisons qui formaient le côté gauche de cette rue étaient très profondes et avaient une double issue, sur la rue et sur la place; toutes furent démolies et leur emplacement, joint au sol de la rue supprimée, procura un très notable agrandissement à la place du Marché. Il résulte de cette disparition que toutes les maisons du côté droit de la rue disparue ont maintenant vue sur

(1) *La Congrégation de Notre-Dame à Corbeil* par l'Abbé Colas. Orléans, 1890, in-8. L'auteur a retrouvé de nombreux documents et inventaires qui ne laissent subsister aucune obscurité sur le séjour des Augustines à Corbeil.

(2) Lors de l'ouverture du quai Bourgoïn en 1840, cette impasse trouva un débouché sur la nouvelle voie et prit alors le nom de *Petite rue Notre-Dame*.

le marché, dont elles forment la limite actuelle en face de la halle nouvelle.

Mais si la place dont nous nous occupons ici s'étendait ainsi en largeur, elle avait encore des progrès à accomplir pour atteindre en profondeur les limites que nous lui connaissons aujourd'hui.

En face du grand pont sur la Seine, la place du Marché était terminée par une rangée de maisons dont l'alignement correspondait à peu près à l'axe de la rue aux Tisseurs. Celle du milieu, appelée la maison Voclin, était devenue depuis 1805 la mairie de la ville; c'est à cette époque en effet qu'on avait tout à fait abandonné le très ancien Hôtel-de-ville de Corbeil, qui était situé place de l'Arquebuse, tout près de la porte St-Nicolas. Une ancienne tour, respectée par le propriétaire, en montre encore l'emplacement.

Derrière cette Mairie provisoire et jusqu'au rempart, il y avait, outre les jardins de l'ancien Prieuré de St-Jean, des rues et de nombreuses maisons. Une fois l'hospice attaqué, la pioche du démolisseur eut facilement raison de ces vieux bâtiments qui disparurent à leur tour; les limites de la place du Marché furent alors portées jusqu'à la rue des Remparts; c'est la place telle que nous la voyons aujourd'hui, largement ouverte, nivelée et aérée, et c'est afin de ne point laisser tomber dans l'oubli les établissements qui la couvraient jadis que nous avons cru bon d'en rappeler ici le souvenir.

Qu'était cet emplacement avant la fondation même de la ville? C'est ce qu'on ne saurait dire; il est certain cependant que ce lieu a été habité à une époque très reculée, car lors des travaux entrepris pour la démolition de l'hospice, qui était, on s'en souvient, l'ancien Prieuré de St-Jean, on dut faire, afin de niveler la place, des fouilles assez profondes pour arracher les fondations de la chapelle et, au cours de ce travail, les ouvriers découvrirent des cercueils en plâtre de l'époque Mérovingienne, qui contenaient encore des squelettes. Personne ne fut avisé, les cercueils furent brisés et jetés aux gravats avec les ossements qu'ils renfermaient. Ce ne fut que peu de temps après que l'on eut connaissance de cette découverte par les ouvriers qui y avaient pris part.

Sur la place du Marché se trouvait encore, tout près du corps-de-garde actuel, une antique auberge où *souloit pendre pour enseigne la Coupe d'or*. Pendant des siècles, cette auberge reçut les voyageurs et les habitants des environs qui apportaient leurs denrées

au marché de Corbeil. Elle existait encore au début de notre siècle et les anciens de la ville ont pu la connaître. Il n'en reste que peu de chose aujourd'hui, une grande porte et une petite cour au fond de laquelle se trouve un vieux bâtiment éclairé seulement par la porte d'entrée. C'est une sorte de magasin où un tonnelier du voisinage a installé son atelier. La maison de la Coupe d'or n'offre plus aucun intérêt et nous n'en parlons que pour signaler une découverte assez curieuse qu'y a faite dernièrement un de nos confrères.

Dans l'atelier du fond de la cour, parmi les poutres assombries qui soutiennent le toit, s'en trouvait une qui attira l'attention de notre sympathique Collègue, amateur éclairé de tout ce qui touche à l'art et à l'histoire de notre pays. A l'aide d'une échelle, il se rendit compte que la poutre en question était sculptée et représentait un personnage. Son titre de proche parent de la propriétaire lui donnant toute facilité, il fit enlever cette poutre et la transporta chez lui, où elle fut photographiée.

Cet antique morceau de châtaignier (1) est carré et sculpté sur deux de ses faces; sur l'une, la moins importante comme travail, on voit deux personnes agenouillées, en costume de la fin du XV^e siècle et dans l'attitude de la prière. Ce sont certainement des donateurs, le mari et la femme, celle-ci derrière son mari qui tient, dans ses mains jointes, un phylactère, sur lequel on lit, en caractères gothiques: *Sancta Maria ora pro nobis*.

Cette partie est assez bien conservée et l'attitude, les traits expriment la pensée pieuse et le recueillement voulus par l'artiste.

L'autre face sculptée est plus intéressante: on y voit un personnage de 1 m. 15 c. de hauteur, sur 0 m. 22 c. de largeur. C'est une figure assez énigmatique représentant un homme à longue barbe et à grands cheveux, revêtu d'une armure que recouvre en partie un surcot à grands plis, serré à la taille et orné sur les épaules et les manches, qui sont très courtes, d'un petit dessin, gravé en creux, qui rappelle l'hermine héraldique, et qui pourrait aussi bien être une fleurette. La tête est couverte d'une coiffure un peu en forme de mitre, surmontée d'un cimier dont l'extrémité manque et qui

(1) Le châtaignier était très apprécié autrefois par les architectes qui s'en servaient presque toujours dans les charpentes des églises. On sait que ce bois possède la propriété d'éloigner les araignées.



Halog Dujardin



Imp Ch Wittmann

paraît ressembler à la coiffure des rois Juifs. Il porte au bras gauche un bouclier garni de son umbo ; de la main droite, il fait le geste de tirer du fourreau son sabre à la lame large et recourbée ; et il le tire en effet, puisque l'arme est déjà un peu sortie du fourreau.

La coiffure ainsi que la figure ont un peu souffert, mais il est aisé de reconnaître que cette statue, de haut-relief, offre un ensemble artistiquement traité ; les vêtements sont bien drapés, la pose et le geste sont naturels, le tout enfin prouve l'habileté de l'artiste.

Mais quel est ce personnage, qui représente-t-il ? Il y a lieu de poser ici un gros point d'interrogation, car l'attribution n'en est pas aisée, et nous invoquons les connaissances de plus érudits que nous parmi nos confrères, pour élucider ce mystère. Personnellement, nous inclinerions à y voir la représentation d'un des rois de l'ancien testament, le roi David peut-être, habillé et armé à la mode de la fin du XV^e siècle.

Le possesseur de cette curieuse sculpture a bien voulu en offrir à notre Bulletin la reproduction par l'héliogravure ; nous la joignons à cette notice avec l'espoir que les lumières de nos Confrères pourront aider à trouver le mot de cette énigme.

Maintenant, comment cette poutre artistique s'est-elle trouvée faire partie de la charpente d'un vulgaire hangar ? C'est une nouvelle question à laquelle des présomptions seules peuvent répondre. Il n'est pas téméraire, en effet, de supposer qu'elle peut provenir d'un des monuments qui se trouvaient sur cette même place du Marché et qui ont disparu tour à tour. St-Jean de l'Ermitage, l'Hôtel-Dieu, sa chapelle, ont dû, lors de leurs démolitions successives, laisser libres bien des matériaux, et il est très probable que cette poutre sculptée, provenant de l'un d'eux, aura été utilisée dans la construction de ce magasin.

Quoi qu'il en soit, c'est à coup sûr un curieux et très intéressant vestige d'un de nos anciens édifices, et nous ne pouvons que féliciter notre jeune et intelligent Confrère de l'avoir découvert et surtout d'en avoir assuré la conservation.

A. DUFOUR.

